

Zeitschrift: Zivilschutz = Protection civile = Protezione civile
Herausgeber: Schweizerischer Zivilschutzverband
Band: 27 (1980)
Heft: 7-8

Rubrik: L'OFPC communique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Charlottesville

Compte rendu fictif

Par Nan Randall

Pour mieux comprendre la situation à laquelle feraient face les survivants d'une guerre nucléaire, et les risques en cause l'Office of Technology Assessment (OTA) a rédigé, à l'attention du congrès, un texte fictif, constituant une annexe de son rapport «The Effects of Nuclear War» (répercussions d'une guerre nucléaire), mai 1979. Cette analyse, faite à la demande du Comité sénatorial des relations extérieures, devait servir de base aux délibérations du Sénat au sujet des négociations sur la limitation des armes stratégiques (SALT II).

Au début, on aurait cru au miracle.

Aucune boule de feu n'avait embrasé la ville, aucune onde de choc n'avait fait s'écrouler les immeubles sur les habitants, aucun nuage noir en forme de champignon ne s'était dressé dans le ciel. Une grande partie du pays avait été ravagée par une attaque nucléaire massive, mais la charmante petite ville universitaire de Charlottesville (Virginie), y avait échappé sans dommages.

Le pays n'avait pas été pris complètement par surprise. Depuis quelques semaines déjà, on s'inquiétait de plus en plus, car les media avaient signalé que les rapports entre les superpuissances se détérioraient. La menace d'une guerre nucléaire éventuelle pesait lourdement sur la conscience des gens. Quand on eut fourni au président des Etats-Unis la preuve qu'un bon nombre d'Américains quittaient les grandes villes pour aller trouver dans les régions rurales ce qu'ils pensaient être la sécurité, celui-ci pensa alors ordonner une évacuation générale. Mais il décida qu'un avis d'évacuation émanant du Gouvernement fédéral serait prématuré et peut-être même provocateur. Il n'y avait aucune preuve solide d'évacuation chez les Soviétiques et on avait de bonnes raisons de croire que la crise passerait. L'évacuation spontanée prit de l'ampleur. Une semaine avant l'attaque, il ne restait à Charlottesville aucune chambre d'hôtel ou de motel disponible. Aux dires de certains, les autorités de Charlottesville étaient inquiètes de l'effet qu'auraient les nouveaux ar-

rivés sur les ressources de la région, mais elles n'avaient vraiment aucun moyen de les renvoyer.

Les réfugiés venaient de Washington, à 130 miles au nord et de Richmond à 70 miles à l'est.

Charlottesville avait normalement un peu plus de 40 000 habitants alors que le comté d'Albemarle, qui ceinture la ville, était réputé en avoir également de 40 000 à 50 000. Après l'arrivée des citadins, la population de la région atteignait plus de 120 000 personnes.

Au cours de la semaine précédant l'attaque nucléaire, la majorité des gens prit connaissance des emplacements d'abris atomiques. On accumula peu de vivres, car les détaillants limitaient la vente d'aliments et d'autres nécessités. Les adultes et les enfants emportaient avec eux des radios à transistors chaque fois qu'ils s'éloignaient de la maison. Cependant, la plupart des habitants de Charlottesville continuèrent à vivre comme auparavant, bien qu'étant particulièrement attentifs aux sirènes ou aux bulletins radiodiffusés.

Au son des sirènes, et dès la radiodiffusion des avis d'urgence, la majorité des gens de Charlottesville et du comté d'Albemarle se précipita vers les abris. La ville avait heureusement plus d'abris qu'il n'en fallait pour sa propre population, mais les réfugiés ont facilement comblé les vides. De nombreuses personnes se dirigèrent vers les terrains de l'université, d'autres se rendirent au centre-ville pour s'abriter dans les stationnements souterrains des immeubles à bureaux. Les gens emportaient quelques effets personnels, des couvertures, des boîtes et bouteilles d'aliments et des radios à transistors. Pour la plupart des gens, l'aspect émotif évident (l'inquiétude de ne pas pouvoir trouver un parent p. ex.) n'était rien à côté de la peur accablante de l'attaque imminente.

Certains habitants préférèrent ne pas aller dans les abris communaux. De nombreux banlieusards avaient de grands sous-sols solides et des réserves d'aliments. Ils ne voulaient pas être pressés dans la foule. Ceux qui avaient pris la précaution d'entasser de la terre contre les fenêtres et les portes de leur sous-sol, considéraient que

cela fournissait un abri approprié. Les pauvres de la campagne hésitaient à quitter leur petite ferme qui représentait leur avoir entier. De plus, bon nombre d'entre eux habitaient loin de tout abri public approprié et restaient donc chez eux.

Après les attaques, personne ne sut d'abord quelle était l'étendue des dégâts. Les communications étaient interrompues dans tout le pays pendant que l'atmosphère terrestre tremblait sous l'effet des explosions. Chaque ville, village ou ferme était une île, forcée de subir seule les conséquences qui lui étaient réservées: la mort ou le salut. (Un peu plus tard, on apprit que plus de 4000 mégatonnes (Mt) avaient détruit des objectifs militaires et industriels, tuant presque 100 millions de personnes aux Etats-Unis. La contre-attaque des Etats-Unis, dirigée sur l'Union soviétique, avait eu des effets dévastateurs analogues. Les régions détruites étaient diverses, depuis les grands centres industriels sur les côtes et les grands lacs jusqu'aux petites collectivités agricoles qui avaient le malheur de se trouver près des grands silos à missiles et des bases militaires.)

Certains secteurs du pays étaient réduits à un tas de débris fumant, du nord de Boston jusqu'au sud de Norfolk. Il y avait cependant des parties du pays qui avaient été épargnées. A l'intérieur des terres, en Virginie, seule la ville de Radford fut touchée. Les terres agricoles et les vergers des comtés ruraux n'avaient pas été visés. Charlottesville n'avait pas été touchée non plus.

Une heure après l'attaque, on envoyait des équipes de secours et des policiers dans la campagne pour y trouver les traînants et les mener aux abris, car un autre danger était imminent. Les retombées radioactives pouvaient facilement recouvrir Charlottesville en quelques heures. Personne ne pouvait prévoir leur importance ni où elles tomberaient.

Deux heures et demie après l'alerte, les ingénieurs nucléaires de l'Université de Charlottesville détectaient la première retombée.

Le niveau était d'abord modéré: 40 rems l'heure, l'intensité augmenta jusqu'à 50 rems avant de commencer à baisser jusqu'au niveau d'environ quatre dixièmes de rem l'heure après deux semaines. La dose totale au cours des quatre premiers jours était de 2000 rems, tuant ceux qui ne croyaient pas à l'utilité d'un abri, et augmenta le risque, chez ceux qui étaient bien abrités, de mourir éventuellement du cancer.

Pendant plusieurs jours, on ne savait pas exactement ce qui était arrivé ni ce qui pourrait se produire. Le président avait pu transmettre un message d'encouragement grâce aux stations radio d'urgence. Cependant, son message fit poser plus de questions qu'il ne fournissait de réponses. Néanmoins, il déclara qu'il y avait un cessez-le-feu provisoire.

Les premiers jours, dans les abris, seuls ceux qui avaient des compétences particulières avaient beaucoup à faire. Les ingénieurs et techniciens nucléaires de l'université pouvaient, des abris qu'ils occupaient, surveiller l'intensité de rayonnement et diffuser les résultats par radio-amateur aux autres abris. Les médecins essayaient de guérir les plaies physiques et les troubles psychiques; les symptômes du mal des rayons, de la grippe et de l'anxiété se ressemblaient à un point tel qu'ils ne savaient plus où donner de la tête, pendant que la police et les autorités administratives essayaient de maintenir l'ordre.

Pour le moment, les réserves alimentaires apportées dans les abris étaient appropriées, sinon appétissantes. Le seul problème qui se posait était celui de la réserve d'eau qui était contaminée par l'iode 131. Les pilules d'iodure de potassium, disponibles dans certains abris, fournissaient la protection nécessaire; ailleurs, les gens buvaient de l'eau en bouteille ou le moins d'eau possible.

Les abris n'avaient pas tous assez de nourriture ou d'autres nécessités. La plupart des abris ne possédaient pas de toilettes. Le recours aux poubelles pour les excréments n'était pas une solution efficace. Après plusieurs jours passés dans l'abri, l'atmosphère était souvent accablante. Etant donné qu'un grand nombre de personnes avaient la diarrhée à cause de l'anxiété, de la grippe ou du mal des rayons, le manque de toilettes était particulièrement difficile.

Au début, il était possible de supporter la vie dans les abris.

Grâce au SRG (Service radio général), certains abris pouvaient communiquer avec d'autres, permettant de

trouver parents ou amis. Il régnait un esprit de collaboration dans presque tous les abris. Même les réfugiés qui étaient coude à coude avec les gens de la place étaient les bienvenus. Les parents surveillaient les enfants les uns des autres ou partageaient les aliments de bébés qui étaient rares. La plupart des gens acceptaient les directives de quiconque prenait les affaires en main. La majorité de ceux qui étaient dans des abris se sentait soulagée. Ils avaient survécu.

Après quelques jours, la radio d'urgence pouvait diffuser assez régulièrement. En détachant l'émetteur de secours dès l'alerte, l'ingénieur de la station avait protégé l'équipement. Des communications émanant des centres d'opérations d'urgence parvenaient de temps à autre aux autorités de Charlottesville. Les standards téléphoniques étaient presque entièrement anéantis. Il faudrait probablement une année ou plus pour raccorder le réseau complexe de lignes interurbaines d'un océan à l'autre.

Le cordon ombilical des abris était le service radio général. Bien que n'étant pas parfait, le système de relais du SRG pouvait fournir quelques renseignements sur ce qui se passait à l'extérieur. Les brefs rapports annonçaient clairement qu'il ne restait pas grand-chose des villes côtières; ceux qui avaient abandonné famille ou amis pour venir à Charlottesville comprirent qu'ils ne les reverraient peut-être jamais.

Trois jours après les attaques, il y eut un autre afflux de réfugiés à Charlottesville; bon nombre d'entre eux souffraient des tous premiers symptômes du mal des rayons, car ils étaient mal abrités ou avaient été trop près des objectifs nucléaires. De nombreux réfugiés durent abandonner en chemin ceux qui étaient trop faibles pour continuer.

Les hôpitaux étaient submergés. Jusqu'alors, ils avaient pu traiter les malades dans un semblant d'ordre. Eux-mêmes tenaient lieu, en quelque sorte, d'abris atomiques; les lits des malades avaient été placés dans les couloirs intérieurs pour les protéger contre les retombées radioactives; les opérations chirurgicales d'urgence pouvaient être effectuées grâce aux génératrices d'urgence.

Soudain, la situation changea.

L'intensité de retombées était trop élevée pour y être exposé trop longtemps, mais les gens arrivaient tout de même. Il n'était maintenant plus possible de doucher et de décontaminer les victimes soigneusement avec une seule douche, et une pression hy-

draulique douteuse. On déshabillait plutôt les malades et on leur donnait une chemise d'hôpital. N'ayant pas le temps de prendre une décision bien pensée, les médecins séparaient les plus malades de ceux qui l'étaient moins, traitaient ceux-ci et donnaient des médicaments à ceux-là en les laissant mourir.

Néanmoins, le jour vint où les hôpitaux furent comblés et durent fermer leurs portes.

Après avoir été refusés, les malades n'avaient d'autre lieu où aller. Un bon nombre d'entre eux se rassemblaient au centre de la ville, près des deux grands hôpitaux, occupant les maisons abandonnées plusieurs jours auparavant. Sans grande protection contre les retombées radioactives et sans traitement médical, de nombreux malades moururent et leurs corps ne furent enterrés que plusieurs semaines plus tard.

Le nombre des habitants de Charlottesville et du comté d'Albemarle s'éleva à 150000 au cours des sept jours qui suivirent l'attaque nucléaire. L'animosité se fit de plus en plus sentir entre les habitants et les réfugiés qui essayaient de se joindre aux autres, dans les abris communautaires. Les réfugiés pensaient qu'ils avaient droit de priorité à cause de ce qu'ils avaient souffert. Pour les habitants de la région, ceux de l'extérieur menaçaient leur propre survie.

En fait, l'approvisionnement en nourriture n'était pas un problème à court terme. Comme la plupart des autres villes, Charlottesville et Albemarle avaient assez de nourriture pour trois semaines sur les étagères, dans les supermarchés et les points de vente en gros. Le problème se posait de savoir où l'on pourrait obtenir plus de nourriture quand les réserves locales seraient épuisées.

Les nerfs déjà à vif par la tension subie au cours des derniers jours allaient flancher d'un moment à l'autre. Les vieillards ne pouvaient supporter ni le bruit ni l'agitation des enfants; ceux-ci s'indignaient de ne pouvoir être libres. Les désaccords entre les divers groupes se manifestaient de plus en plus. Il était clair que de nombreuses personnes n'aimaient pas cette expérience de vie en commun. Les malaises physiques et psychologiques poussaient les gens de la région à sortir de leurs abris, quoique le niveau de rayonnement fût encore dangereux (on insista pour qu'ils restent à l'intérieur au moins la plupart du temps). Il ne restait plus dans les abris que des réfugiés qui n'avaient plus de foyer.

Les habitants de Charlottesville et d'Albemarle ne trouvèrent pas toutes

leurs maisons intactes. Dans certains cas, ils rentrèrent dans une maison pillée ou occupée par des réfugiés, qui se servaient parfois de fusils pour appuyer leurs revendications.

Certains animaux avaient survécu. Les animaux de ferme non protégés étaient morts alors que ceux qui avaient été enfermés dans des étables assez solides avec des aliments non contaminés, avaient une bonne chance de survivre. Cependant, un bon nombre de ces animaux de ferme avaient disparu, des réfugiés et habitants affamés les ayant apparemment mangés.

Au cours de la première semaine suivant les attaques nucléaires, peu de solutions s'offraient aux autorités.

Celles-ci donnèrent la priorité à la survie pure et simple, ce qui comprenait la distribution d'aliments et d'eau, la protection contre les retombées radioactives et le maintien de l'ordre civil. A cet effet, un groupe administratif avait été improvisé. Cependant, à mesure que la population quittait les abris, les autorités pensèrent qu'il était souhaitable d'établir un système un peu plus officiel. Elles s'entendirent pour former un gouvernement d'urgence dirigé par l'administrateur de Charlottesville.

Les pouvoirs que reçut l'administrateur de la ville étaient d'ordre général et ils lui étaient accordés pour la «durée de la période d'urgence».

Sous le nouveau régime, l'administrateur de la ville pouvait prendre en charge toutes les ressources et leur attribution. En suivant dans une certaine mesure le plan dressé par la région, les nouveaux dirigeants essayèrent d'établir des priorités, secondés en cela par les experts de l'université.

Cependant, les autorités de la ville et du comté s'apercevaient qu'elles ne pouvaient pas se «débrouiller seules», sans aide de l'extérieur. Il n'y avait plus assez d'énergie pour transformer en aliments les produits cultivés. Où les gens trouveraient-ils des vêtements, des matériaux de construction, des médicaments et des pièces détachées pour les voitures et les autobus? La troisième semaine après les attaques, le nouveau système de rationnement fut mis en vigueur. On donna une carte d'identité à chaque homme, femme et enfant et on distribua de la nourriture à des points centralisés. Ceux qui n'avaient pas de carte d'identité ne pouvaient obtenir de ration de farine, de lait en poudre ou de saindoux. Certains réfugiés désespérés n'avaient d'autre recours que de voler des cartes d'identité et un imprimeur entreprenant commença à produire de fausses cartes. Certains

des aliments de supermarché disparaissaient et on les retrouvait dans les centres de marché noir, vendus à des prix exorbitants.

Les réserves de combustibles diminuaient plus rapidement que ne l'avaient espéré les autorités. A mesure que la fin de l'hiver approchait, le besoin de combustibles se faisait surtout sentir pour les moteurs et génératrices de commande. On dépendait, même pour l'eau potable, d'une génératrice d'urgence qui faisait marcher une seule installation pour le traitement de l'eau. L'équipement, dans les hôpitaux et les stations radio, était branché sur de petites génératrices. Sans celles-ci, sans bougies ou lanternes, il n'y avait aucun moyen d'offrir de la lumière.

On assigna des gardes armées aux plus grandes installations de réserves que les désespérés n'avaient pas encore pillées. Il était interdit de se servir de voitures ou de tracteurs privés et les autorités menaçaient de confisquer tous les véhicules qui circulaient.

L'électricité fut partiellement rétablie deux semaines après l'attaque en faisant marcher les génératrices avec des réserves de charbon disponibles. A partir de ce moment, il était permis de se servir de l'électricité quelques heures par jour. Cela plaisait plus particulièrement aux familles qui étaient approvisionnées en eau grâce à des pompes fonctionnant à l'électricité. L'eau de puits était donnée aux enfants comme boisson, car elle n'avait pas été contaminée par l'iode 131 dont la teneur était toujours élevée dans les réservoirs.

Le niveau de rayonnement continua à baisser et on pouvait sortir «en sécurité».

Cependant les doses en découlant, bien qu'étant trop faibles pour causer immédiatement une maladie ou une mort immédiate, pouvaient entraîner à long terme un danger pour la santé. Les autorités essayèrent de réduire les risques en insistant pour que les gens restent autant que possible à l'intérieur lorsqu'ils n'avaient à aller chercher leurs rations alimentaires aux centres de distribution.

Trois semaines après l'attaque nucléaire, presque tous les habitants de Charlottesville et du comté d'Albemarle étaient rentrés chez eux. Ceux dont les maisons avaient été occupées par des squatters ou détruites par des incendies trouvèrent facilement d'autres logements avec l'aide des autorités.

Restait les réfugiés, qui durent toujours mener une vie de campeurs. Ils passaient des heures interminables

à faire la queue pour obtenir de la nourriture, pour utiliser les salles de bains et pour parler aux autorités. Les renseignements émanant de l'extérieur étaient encore incomplets et l'incertitude qui en résultait s'ajoutait à la forte anxiété qui régnait déjà chez les réfugiés.

L'administrateur de la ville et l'administration d'urgence essayèrent de résoudre le problème du logement des réfugiés en les faisant loger chez les particuliers. Ils demandèrent d'abord des volontaires, mais il ne s'en présenta que très peu. Les autorités annoncèrent alors que toute maison ayant moins de deux personnes par pièce recevrait une famille de réfugiés. Les habitants s'opposèrent fortement à cette directive et bien souvent allèrent franchement à l'encontre de celle-ci. Les familles prétendaient se conformer à l'ordre puis forçaient simplement les réfugiés à sortir dès que les autorités étaient parties. Les réfugiés retournaient péniblement en ville ou s'installaient dans des granges ou des garages.

Il arrivait toujours des réfugiés à Charlottesville et ceux-ci racontaient les horreurs qu'ils avaient vécues.

Ils campaient dans les écoles, les banques, les entrepôts. Le gouvernement d'urgence reconnut alors que le besoin de nourriture allait se faire durement sentir. Sans l'énergie nécessaire pour la réfrigération, un grand nombre d'aliments s'étaient avariés; les réserves de denrées non périssables étaient presque épuisées. Quand le manque de nourriture devint de plus en plus manifeste, les prix montèrent en flèche. De nombreuses personnes refusaient l'argent en échange de nourriture, elles préféraient troquer. La nourriture et le combustible étaient les marchandises les plus précieuses; les chaussures et les manteaux venaient également en tête de liste.

L'administrateur de la ville était, depuis peu de temps après l'attaque, en rapport avec le gouvernement fédéral et le gouvernement d'Etat réinstallé à Roanoke. Il avait demandé à plusieurs reprises des rations d'urgence, mais n'avait reçu que de vagues promesses. On lui demandait généralement de réduire encore plus les rations et de tenir bon.

Depuis quelque temps, les animaux de ferme, relativement peu nombreux, disparaissaient mystérieusement. Les agriculteurs en conclurent que «ces maudits citadins» les volaient pour les manger. Les fermiers eux-mêmes, à court de nourriture, abattaient les animaux.

Finalement, le gouvernement d'urgence annonça qu'un pourcentage du bétail de chaque agriculteur serait pris afin de nourrir les habitants et les réfugiés. Les fermiers furent outragés, considérant cela comme un vol pur et simple.

On avait demandé aux experts de l'université si l'on pouvait manger la viande d'animaux contaminés par la radioactivité. D'après les experts, il était possible de la manger à condition de la faire cuire suffisamment pour tuer les bactéries pouvant s'y trouver par suite de la détérioration du système digestif de l'animal.

Les administrateurs de la ville se mettaient assez fréquemment en rapport avec les gouvernements fédéral et d'Etats, surtout par radio, mais les citoyens dépendaient des messages présidentiels diffusés de temps en temps à l'antenne de WCHV.

Trois semaines après l'attaque, le président prononça un discours important

dans lequel il annonça qu'il y avait toujours le cessez-le-feu. Il décrivit les dégâts causés en Union soviétique par la contre-attaque nucléaire des Etats-Unis. Il fit également remarquer que les Etats-Unis avaient encore assez d'armes nucléaires, dont la plupart se trouvaient sur les sous-marins, pour causer des dégâts considérables à toute nation qui essaierait de profiter des récents événements. Il ne mentionna pas que les Soviétiques possédaient également une réserve d'armes. En décrivant les dégâts causés au pays, le président fit remarquer que, même après avoir perdu plus de 100 millions de personnes, «Nous avons toujours des ressources matérielles et spirituelles, incomparables à celles de tout autre pays au monde.»

Charlottesville continuait à être isolée. Les habitants chassaient le gibier, car les dernières réserves alimentaires s'épuisaient, mais les retombées radioactives avaient tué la plupart des animaux restés à l'air libre. Les réfugiés n'avaient d'autre recours que de voler.

Trois semaines et demie après l'attaque, un vieil avion-cargo à hélices atterrit à l'aéroport de Charlottesville avec une réserve de farine, de lait en poudre et d'huile végétale.

La charge aérotransportée d'urgence devrait fournir à Charlottesville assez d'aliments pour une semaine ou deux. Cependant, les autorités qui avaient calculé les quantités disponibles avaient oublié les réfugiés. Il y avait à Charlottesville à peu près trois fois plus d'habitants qu'à l'ordinaire.

C'est dix jours après les attaques que se produisirent les premières morts dues à la radioactivité et leur nombre s'accrut sans cesse par la suite.

Il était maintenant assez courant de voir des enterrements en groupes plusieurs fois par jour. Les hôpitaux ne s'occupaient plus des incurables car il y en avait trop. C'était donc aux familles de faire, pour eux, ce qu'elles pouvaient. Il y avait heureusement de bonnes réserves de morphine. La ville réserva plusieurs emplacements dans la banlieue pour y creuser des fosses communes.

En plus de ceux qui avaient été irradiés, il y avait les cas non mortels et des cas présentant quelques symptômes. Les médecins ne pouvaient souvent déterminer sur-le-champ s'il s'agissait des symptômes de la grippe ou des symptômes psychosomatiques par suite d'irradiation. Les réfugiés, serrés les uns contre les autres, se passaient divers troubles courants, allant du rhume à la diarrhée. Plusieurs experts en hygiène publique avaient peur qu'il n'y ait des manifestations de rougeole et même de poliomyélite.

La réserve de médicaments des hôpitaux diminuait rapidement, de sorte que de nombreux malades chroniques atteints de cardiopathie, de troubles rénaux ou respiratoires, souffrant d'hypertension ou de diabète moururent en quelques semaines.

Les émeutes pour obtenir de la nourriture commencèrent quatre semaines et demie après les attaques, accélérées pour le premier gros envoi de blé.

Trois grands camions-remorques venaient d'arriver inopinément sur le terrain de stationnement du Citizens Commonwealth Building. Ils furent accueillis par acclamation jusqu'à ce que les habitants de Charlottesville se rendirent compte qu'on leur avait envoyé du blé au lieu de farine. Les conducteurs furent pris au dépourvu quand les gens commencèrent à leur lancer des boîtes et des bouteilles vides, l'un d'eux sauta dans son camion et partit.

Un certain nombre de personnes exaspérées déchirèrent les sacs et répandirent le blé sur tout le terrain de stationnement. Elles furent à leur tour attaquées par ceux qui voulaient garder en réserve autant de blé que possible. Les forces locales de sécurité publique se mêlèrent à la foule avec des bâtons et des gaz lacrymogènes.

Chacun blâmait l'autre pour l'incident et l'élément fragile qui avait maintenu l'ordre public commença à se détacher.

A partir de ce moment-là, il fut presque impossible aux autorités de convaincre les gens qu'ils étaient traités équitablement. Dans un secteur de la ville, les habitants regardaient passer de manière suspecte les camions de livraison qui s'en allaient ailleurs. Les Noirs se méfiaient des Blancs, les pauvres des riches et tous les habitants des réfugiés.

Les réfugiés étaient persuadés que les autorités locales favorisaient les habitants de la région. Ils étaient toujours logés dans des dortoirs, des écoles et des motels, et c'est dans ces camps de réfugiés que prenaient naissance le mécontentement et même la rébellion.

La présence de l'administration fédérale se faisait sentir non seulement par la livraison d'aliments ou les radiodiffusions occasionnelles. Quelque temps auparavant, la Garde nationale et des unités de réserve avaient été envoyées en Caroline du Nord, en partie pour donner une impression d'état de préparation militaire et peut-être pour déterrer les villes et commencer à les reconstruire.

L'administration fédérale tenta de faire retourner les réfugiés dans les régions d'où ils venaient, d'abord pour aider à reconstruire les villes endommagées, puis pour obtenir une répartition plus normale de la population. Certains réfugiés étaient heureux de retourner chez eux, surtout si leur maison était plus ou moins intacte. Ceux dont la maison avait été détruite préféraient toutefois revenir au camp de réfugiés à l'intérieur des terres. Le souvenir effrayant des événements passés les faisait souffrir quand ils allaient en ville.

Il n'y avait pas de grande possibilité de transport pour les vieillards et les habitants des régions rurales. Il passait un autobus par-ci par-là, traversant la ville une fois par jour, et un autobus scolaire qui se rendait de temps à autre dans la banlieue. Les bicyclettes étaient un bien précieux et on se battait parfois pour s'en procurer une. Fait anachronique, les vols de chevaux avaient repris.

Le troc était maintenant devenu le moyen de commerce préféré. Les banques locales avaient ouvert leurs portes pendant quelques jours et s'étaient alors aperçues que tous les épargnants attendaient en file indienne pour retirer tout l'argent qu'ils y avaient déposé. Elles fermèrent donc leurs portes pour ne plus les ouvrir. Certains magasins n'ouvraient jamais, d'autres fermaient rapidement, après avoir été littéralement envahis.

Les ouvriers des petites fabriques de la région de Charlottesville ne voyaient

pas le besoin d'aller travailler pour n'obtenir que de l'argent liquide. Ils préféraient consacrer leur temps à chercher de la nourriture et du carburant. Même si le troc était un moyen plus qu'inefficace de faire des affaires, on le préférait encore à l'emploi d'argent sans valeur.

Du point de vue psychologique, la population semblait rester calme.

De nombreux réfugiés avaient survécu à des événements qui les marqueraient pendant des années. Ils se souvenaient encore nettement des incendies, des bâtiments qui s'écroulaient, des gens pris sous les décombres et qui criaient, et certains d'entre eux tremblaient dès qu'ils entendaient des bruits forts. Cependant, le profond chagrin qu'ils éprouvaient pour avoir perdu des parents, des biens ou des amis, doublait leurs émotions, les rendant apathiques ou passifs. Les habitants de la région levaient le nez sur les réfugiés qu'ils voyaient comme des étrangers et ceux-ci, pour la plupart, semblaient accepter d'être laissés à l'écart.

Les habitants de Charlottesville et d'Albemarle n'avaient pas été autant marqués. Ils étaient désorientés. Il y avait un grand nombre de personnes qui étaient de fait en chômage. Ils se tournaient vers leur famille, sinon vers leurs amis et leurs parents. Ils se souciaient de l'avenir, ce qui les plongeait la plupart du temps dans une sorte d'angoisse et les empêchait d'être productifs. Les enfants manifestaient une nervosité constante communiquée par leurs aînés et ils avaient du mal à dormir la nuit.

Le printemps changea beaucoup de choses.

Il se manifestait un nouvel optimisme, car on envisageait de faire des plantations, on espérait avoir du beau temps et de la chaleur.

A l'université, les agronomes cherchaient à savoir quelles seraient les meilleures plantes à cultiver dans la région de Charlottesville. Personne ne savait exactement quel effet les explosions nucléaires avaient eu sur la couche d'ozone. Si celle-ci était gravement endommagée, les rayons ultraviolets pourraient passer en plus grand nombre, atteindre les cultures et peut-être les brûler. Cet effet serait encore plus prononcé dans le cas de cultures délicates comme les pois et les haricots. On proposa donc d'encourager la plantation de pommes de terre et des graines de soja.

Certains purent s'adapter au changement assez facilement. Les experts en électronique mirent sur pied des

ateliers de réparation d'appareils de SRG et de radios à ondes courtes. De nombreuses personnes commencèrent à fabriquer chez elles des produits tels que des sandales, des vêtements, du savon et des bougies. Certaines personnes purent acquérir rapidement de nouvelles compétences.

D'autres durent effectuer des tâches qui n'exigeaient que peu d'aptitudes: enterrer les morts, nettoyer les rues, aider les charpentiers et les maçons.

Il y en avait aussi qui ne pouvaient rien faire. Pour beaucoup, il était difficile de s'adapter à cette oisiveté; ils perdaient leur identité. Au cours de la période suivant immédiatement les attaques, les parents pensaient surtout à protéger leurs enfants. Lorsque ceux-ci n'étaient plus vraiment en danger, on ravissait aux adultes leurs rôles traditionnels.

La majorité des réfugiés n'était pas plus intégrée à la population qu'à la fin de l'hiver. Avec eux, les ressources de la région s'épuisaient plus vite et bien des dirigeants voulaient les pousser à partir.

Néanmoins, Charlottesville avait de la chance à bien des égards. Elle était située le long de deux lignes de chemin de fer facilement réparables; on pouvait donc avoir quelque peu accès au monde extérieur.

De plus, les habitants de la région jouissaient d'une aide considérable de l'administration fédérale. Charlottesville devint officiellement la «capitale» de la région, du point de vue économique et politique.

Cependant, à mesure que l'automne arrivait, habitants et réfugiés étaient de plus en plus déprimés.

Le rendement des cultures avait été moindre qu'on ne l'avait espéré. Les jeunes, qui avaient été conscrits pour construire des logements à l'intention des réfugiés, revinrent et racontèrent avec tristesse comme le commerce du pays avait été ruiné. La côte orientale avait été bel et bien rasée. Quand il était possible de reconstruire les usines, le manque de matériaux empêchait tous travaux.

Sachant que de nombreuses familles n'auraient ni gaz ni huile de chauffage, le service d'expansion agricole diffusa des brochures sur la manière de fabriquer son propre poêle à bois.

L'hiver était plus dur qu'on ne l'avait prévu:

un grand pourcentage des survivants était affaibli. Il y avait pénurie de médicaments, de nourriture et de logements appropriés, à laquelle s'ajoutaient des troubles physiques et psychiques chroniques, de sorte que beau-

coup de gens ne pouvaient en réalité pas travailler, même s'il y avait du travail à faire. La grippe sévissait dans toutes les villes de l'Est où les réfugiés étaient rassemblés dans des camps. Ceux-ci mouraient en grand nombre, surtout les enfants et les vieillards.

Dans les régions septentrionales du pays, les réserves d'aliments étaient insuffisantes et mal réparties. Le régime quotidien comprenait, en moyenne, du pain sans levain et des pommes de terre, là où il y en avait assez. Comme les troupeaux de bêtes domestiques et sauvages avaient été décimés par l'effet des retombées radioactives, la seule viande qu'on pouvait manger était celle de chien, de chat et de rat, car le mode de vie de ces animaux les avait protégés des retombées radioactives. Les maladies par carence firent leur apparition.

Les enfants furent les premiers à s'apercevoir du manque de vêtements et de chaussures. Le logement était ce qui manquait le plus après la nourriture. On avait pourtant construit des baraquements à la périphérie des villes endommagées, mais les réfugiés y étaient logés à deux ou trois par pièce. Quatre ou cinq familles se partageaient une cuisine et jusqu'à douze personnes se servaient d'une salle de bains. Rien qu'à Charlottesville, plusieurs milliers de personnes moururent au cours du premier hiver suivant l'attaque nucléaire.

Un an, presque jour pour jour, après la guerre nucléaire entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, Charlottesville accueillit un groupe d'éminents experts en planification pour la reconstruction.

L'université n'avait pas repris ses activités normales, mais c'était un lieu de réunion tout naturel puisque tant de centres intellectuels avaient été détruits.

Les questions que devait examiner le groupe portaient surtout sur l'établissement de priorités, à savoir quels étaient les objectifs du pays et les moyens qu'il pouvait employer pour les atteindre.

Le Gouvernement américain existait toujours, quoique modifié. Le président, qui s'était réinstallé en permanence dans l'Ouest central avec les membres survivants du Congrès et du Cabinet, conservait les pouvoirs d'urgence qu'il avait pris juste après les attaques et il ne donnait guère l'impression de vouloir y renoncer.

L'administration des Etats s'était, dans l'ensemble, rétablie, souvent dans de nouveaux lieux. En général, les gens ne respectaient plus autant

qu'avant l'administration étatique; ils avaient tendance à l'accuser de la confusion qui s'était produite dans la répartition de l'aide. Seuls les réfugiés cherchaient de l'aide auprès des Etats au lieu de l'administration locale dont ils se méfiaient.

Tous étaient de plus en plus hostiles aux contrôles imposés sur leur vie par les dirigeants. Ceux-ci décidaient de ce qu'ils pouvaient ou ne pouvaient pas acheter ou manger, des lieux où ils pouvaient se déplacer, etc. Dans certains secteurs ruraux, les agriculteurs s'étaient cantonnés, ne tenaient pas compte des ordres administratifs et on disait même qu'ils abattaient quelquefois les agents du gouvernement.

On avait toujours des difficultés du point de vue médical. Les réserves de médicaments étaient presque épuisées et la population affaiblie était plus sensible aux maladies. Le taux de natalité avait considérablement diminué neuf mois après les attaques, partiellement à cause du rayonnement qui avait un effet stérilisant temporaire. Il y avait également un taux plus élevé de fausses couches, de mort-nés et d'anomalies. La mortalité infantile monta en flèche. Les experts s'inquiétaient qu'on puisse voir, dans plusieurs années, le nombre de personnes, et surtout d'enfants, atteints du cancer atteindre des niveaux encore jamais égalés. La tuberculose reprenait du terrain.

L'économie du pays était sens dessus dessous.

Le gros de la raffinerie de pétrole avait été détruit et seules quelques installations pouvaient à nouveau fonctionner. L'exploitation des mines de charbon à l'aide des bons vieux pics et pelles, était la seule industrie que l'on pouvait qualifier d'en plein essor. Une partie importante de la population s'occupait d'agriculture. Cependant, le rendement agricole était de loin inférieur à celui auquel on s'attendait. Le manque de pesticides et d'engrais pour les cultures se fit durement sentir.

La plupart des grandes industries étaient en déroute à cause du manque d'énergie, de matières premières et d'experts en gestion. L'économie mondiale était déséquilibrée, car elle avait perdu les Etats-Unis et l'Union soviétique comme fournisseurs et mar-

On n'avait pas encore rétabli de système monétaire efficace. La plupart des gens étaient peu disposés à accepter de l'argent en échange de marchandises essentielles comme la nourriture ou les vêtements. On continua donc à troquer et à agir au mépris de la loi en vendant au marché noir des produits à des prix extrêmement élevés.

Le gouvernement et les experts voyaient bien que si l'économie n'était pas bientôt relevée, elle ne le serait peut-être jamais. Certains éléments indiquaient déjà que l'industrie manufacturière ne se rétablissait pas aussi vite que ne l'avaient pensé les planificateurs.

«Nous vivons un scénario classique» fit remarquer l'un des experts qui avait écrit, quelques années auparavant, un rapport important sur le rétablissement du pays après une attaque. «Il nous faut produire de nouveaux articles et matériaux avant d'épuiser les réserves actuelles. A l'heure actuelle, nous sommes loin d'y arriver.» L'auteur du rapport convint que la seule façon de relancer le pays serait de contrôler sévèrement l'économie et, en définitive, la population. On manquait grandement de ressources, matérielles et humaines.

Il était évident à tous que la principale pierre d'achoppement au rétablissement économique était la large population de réfugiés.

Bien qu'il y ait eu un grand nombre d'ouvriers employés à reconstruire les villes, à remettre sur pied les fabriques

et services qui faisaient marcher l'économie, il y en avait encore plus qui étaient au chômage et qu'on ne pouvait encore employer. Plusieurs participants à la conférence des experts avaient préparé un exposé sur ce qu'il fallait faire de ces citoyens non productifs. On ne pouvait – disaient-ils – pas les laisser mourir de faim, mais on proposait de leur fournir juste assez de nourriture pour leur survie et de les loger dans des camps éloignés de centres d'activité pour ne pas affecter le moral du public. On essaya de passer le rapport sous silence mais la presse put tout de même mettre la main sur plusieurs exemplaires.

Les participants à la conférence étaient surtout en désaccord sur le niveau de reconstruction qu'il serait peut-être possible d'atteindre. Les optimistes signalaient le rétablissement phénoménal du Japon et de l'Allemagne de l'Ouest après la Seconde Guerre mondiale et insistaient pour qu'on s'en serve comme modèle. Les pessimistes relevaient les principales différences entre l'époque ayant suivi la Seconde Guerre mondiale et la situation actuelle du Japon et de l'Allemagne. On oublie toute l'aide qu'ils ont reçue d'autres pays à la fin des années 40 et au début des années 50. Nous ne pouvons pas nous tourner vers les richesses américaines. Tout cela est irréaliste et irréalisable, même si l'on contrôle rigoureusement l'économie.

Les pessimistes étaient divisés.

Certains voyaient le pays s'établir à la manière de quelques pays asiatiques comme l'Inde et l'Indonésie, qui comportaient un petit secteur hautement technique au milieu d'une large population agraire et ouvrière non qualifiée. D'autres pensaient que, en fin de compte, la société américaine ne serait plus du tout une société technologique. On entendit un expert déclarer: «Après quelques générations, on ne se souviendra que des choses importantes. Nous aurons survécu sur le plan biologique mais notre mode de vie sera entièrement différent. Dans plusieurs générations, les Etats-Unis ressembleront à une société de la fin du Moyen Age.»

(Die deutschsprachige Fassung dieses Artikels erscheint in der nächsten Ausgabe dieser Zeitschrift.)

**Mobilier
pour centres
de protection civile**

études et projets, fabrication

H. NEUKOM SA

8340 Hinwil-Hadlikon ZH

Téléphone 01 937 26 91